

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



~~~~~  
 Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours,  
 le 15 avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour  
 six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1.<sup>er</sup> ou du 15.  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 30 Juillet 1808.

Les mois de juillet et d'août sont ceux où l'on célèbre le plus de fêtes, où l'on donne le plus de bouquets. Que dis-je? les bouquets ne sont plus à la mode. Une rose, un œillet sont des fleurs trop bourgeoises, et l'on ne sauroit offrir que des productions des pays les plus éloignés. Qu'importe que la fleur que vous donnez brille par ses couleurs ou flatte l'odorat par le parfum qu'elle répand? Ce n'est rien de tout cela qu'on estime: il faut que tout l'art du jardinier ait à peine pu la faire éclore dans une serre chaude. Voulez-vous donc être bien venu de la Belle que vous fêterez, faites-vous précéder d'un *malaluca*, d'un *rhododendrum ponticum*, d'un *datura arborea* et mieux encore d'un *datura fastuosa*. C'est le cadeau par excellence; il en existe à peine douze dans Paris, et une femme aime à se dire qu'elle a été fêtée comme peu d'autres l'ont été.

~~~~~

MM. Lafortelle et Moreau, à qui le Vaudeville doit une de ses plus jolies pièces, *Voltaire chez Ninon*, viennent encore de faire un agréable cadeau à ce théâtre, *Poisson chez Colbert*. Tel est le titre de leur dernier ouvrage, qui eut fait des recettes plus nombreuses et plus abondantes sans les grandes chaleurs; toutefois ceux qui osent braver la saison pour aller voir la pièce nouvelle, ne s'en repentent pas, et il n'est arrivé à aucun des spectateurs, en sortant de *Poisson chez Colbert*, de dire qu'on lui a donné un poisson d'avril. Vertpré, chargé

de représenter tous les grands hommes du Vaudeville, a parfaitement saisi la physionomie de son personnage ; et l'on peut dire sans flatterie qu'en voyant le petit comédien du Vaudeville, on croit voir revivre le grand comédien dont le nom est parvenu jusqu'à nous. Les couplets valent au reste mieux que la pièce, chose ordinaire au Vaudeville. Nous allons en citer deux de la fin.

AIR : *Du vaudeville du Panorama.*

C O L B E R T.

Cette vie, hélas ! est un drame  
Où l'on prend un rôle en naissant,  
Et qu'on l'approuve ou qu'on le blâme,  
L'acteur va jusqu'au dénouement ;  
Mais lorsqu'il faut qu'on se retire,  
Laisant des regrets après soi,  
Ah ! qu'il est doux d'entendre dire,  
Il a bien rempli son emploi.

M.<sup>me</sup> B E R T R A N D.

Le rôle de jeune coquette,  
A quinze ans pour nous est charmant ;  
A quarante, vers la retraite  
Il faut cheminer doucement.  
Mais, hélas ! quand toute la vie  
On espéroit garder pour soi  
Le rôle de femme jolie,  
Qu'il est dur de changer d'emploi.

Les souliers très-couverts et lacés sur le coude-pied, étoient encore ce printems le *nec plus ultrà* du bon goût, se proscrirent aujourd'hui, même à la campagne. C'est une mode dont certaines personnes se sont emparées, et que les honnêtes femmes ont quittée aussitôt. Les souliers de meilleur goût se font en prune, de la couleur du chapeau. La semelle doit en être aussi mince au moins que l'empeigne ; car si l'on reconnoît un homme de bon ton au bruit que font en marchant les semelles de ses bottes et de ses souliers, c'est un peu de bruit que fait une femme lorsqu'elle marche qu'on juge ; elle a la tournure d'une Grâce, elle doit en avoir la légèreté, ou faire tout au monde pour le paroître.

*Bayard* fait pleurer aux Français ; il fait bâiller à l'Odéon et rire au Vaudeville. C'est une pièce de circonstance, assez mauvaise, que celle qu'on donne au théâtre de la rue Chartrés sous le nom de *Bayard au Pont-Neuf*, mais on

trouve bonne parce qu'elle est méchante. Que d'auteurs voudroient avoir des succès à ce prix !

Le couplet suivant étoit digne des applaudissemens qu'il a reçus ; il offre un éloge mérité d'une actrice chérie, et un conseil utile à toutes les femmes :

AIR : *Vous reconnoîtrez les bontés.*

De son esprit, les dons brillans  
Du tems ne craignent point les traces ;  
Sa beauté croit par ses talens,  
Il n'est pas d'hiver pour les grâces.  
Dans nos champs le moindre aigillon  
Fait périr la fleur la plus belle ;  
Mais dans les jardins d'Apollon  
La rose devient immortelle.

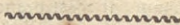
D'autres couplets, d'un autre genre, ont obtenu les honneurs du bis. Nous avons retenu le suivant :

AIR : *Du ballet des Pierrots,*

Faire du bruit est la manie  
Du siècle heureux où nous vivons ;  
L'un vante sa crânomanie  
Et l'autre vante ses bouillons ;  
Artaban vante sa vaillance,  
Monsieur de Crac vante son bien,  
Ma cousine son innocence,  
Ah ! mon Dieu que de bruit pour rien.

Les auteurs ont été nommés ; leur succès a été complet ; mais en célébrant Bayard sans reproche, ils ont à se reprocher peut-être quelques traits un peu trop malins.

#### LE CENTYEUX.



#### A N E C D O T E.

La duchesse de Devonshire, une des plus belles femmes de l'Angleterre, allant de Londres à Bath, observa un matelot, qui pendant qu'on relayoit, la fixoit avec attention. Cet homme, au moment où les postillons se dispoient à monter à cheval, s'approcha de la voiture une pipe à la main, et pria la duchesse de vouloir bien lui rendre un service. Elle lui demanda avec bonté en quoi elle pouvoit lui être utile : c'est, lui répondit le marin, de me permettre d'allumer ma pipe à vos yeux. Une pareille originalité ne déplut pas à la duchesse, et depuis elle répétoit souvent à ceux qui lui disoient des choses agréables : Tout cela est fort bien, mais j'aime mieux mon matelot.

## LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmans, aussi purs que le jour,  
 Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,  
 Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,  
 C'est la solitude et l'amour.

Que je suppose un sage au fond de sa retraite,  
 Jeune et libre, aux neuf sœurs consacrant ses travaux,  
 Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux;  
 Le voilà bien heureux; cependant il soupire.  
 Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour?  
 J'ai cru ses vœux remplis. Hélas! faut-il le dire?  
 Il lui manque un tourment: ce tourment, c'est l'amour.  
 Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,  
 Ce cristal pur, ces fleurs... qui sait si la beauté  
 Dont en secret déjà son cœur est enchanté,  
 N'aime pas à son tour l'hermite et l'hermitage?  
 Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!

Si le désert convient au sage,  
 Les déserts aux amans ne conviennent pas moins.  
 Angélique à l'amour osoit être rebelle,  
 Elle avoit renversé la tête de Rolland;  
 Vingt rois briguoient sa main: qui leur préféra-t-elle?  
 Des hameaux un simple habitant.

Ce n'étoit qu'un berger; mais il étoit charmant,  
 Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle étoit belle.  
 Un désert et Médor, ce fut assez pour elle:  
 L'amour dans l'univers est tout pour les amans.

Pour goûter ces enchantemens  
 Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées,  
 Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,  
 Des caravanes harassées

Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,  
 Un océan de sable, où par fois la nature  
 Sema de loin en loin des îles de verdure:  
 Tout promet dans ce vaste et magique séjour  
 Un long recueillement, une retraite sûre  
 Aux solitaires de l'amour.

On dit, à ce sujet, oh! vous pouvez m'en croire,  
 C'est un fait très-certain, il n'est point inventé,  
 Depuis longtems j'en sais l'histoire;

Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté.  
 Uné jeune Persane, au cœur plein de franchise,  
 Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise.  
 D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.  
 Qui l'eût dit? tant d'amour ne la fit point aimer.  
 Son ingrat, né pour plaire, ignoroit la tendresse.  
 Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,  
 Il portoit par orgueil ses inconstans desirs.  
 Hélas! il n'aimoit point, il voloît aux plaisirs.  
 Un jour, sa belle amante à la douleur livrée,  
 Sombre, pâle, désespérée,

Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourmens,  
 Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamans,  
 Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,  
 La voilà courant la campagne:  
 Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.

Dans cette solitude immense  
 Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.  
 En accusant tous les ingrats,  
 Usbeck ! mon cher Usbek ! Tu me luis, disoit-elle,  
 Tu me fuis ! j'en mourrai... tu me regretteras,  
 Usbeck !.... Rien ne répond ! pas une grotte, hélas !  
 Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.  
 Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont pas  
 Ce silence effrayant. Une affreuse étendue,  
 Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue,  
 Pas une feuille qui remue,  
 Pas un seul oiseau dans les airs ;  
 Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.  
 Déjà l'ardente soif consumoit Almazelle,  
 Quand, suivant une douce et légère gazelle,  
 Elle arrive à la source où s'alloit à l'instant  
 Abreuver du désert ce paisible habitant.  
 L'herbe y croissoit, dit-on, fine, épaisse, odorante ;  
 Un vent léger souffloit, l'onde étoit transparente :  
 Des fleurs l'environnoient. Plus loin venoient s'offrir  
 Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,  
 La tranquille brebis, l'abeille voligeante.  
 On eût dit que le ciel s'étoit fait un plaisir,  
 Pour des amans laissés, errans, prêts à périr,  
 De rassembler exprès dans cette isle charmante,  
 Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,  
 Flore, Pomone, et le Zéphir.  
 Mais sa douleur l'égare : elle étoit expirante,  
 Elle veut sur ces bords achever de mourir.  
 Le caprice du sort, qui des Etats dispose,  
 Je n'en sais pas trop bien la cause,  
 Avoit rempli la Perse et de trouble et de sang.  
 Le Sophi tout-à-coup avoit perdu son rang.  
 Usbeck, il étoit brave, ayant servi sans doute  
 Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,  
 Avoit fui les palais et la cour d'Ispahan.  
 De la même Arabie il avoit pris la route.  
 Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,  
 Il s'entend appeler ; il s'étonne, il écoute :  
 Usbeck !.... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous ?  
 Est-ce toi, cher Usbeck ? Dans des momens si doux  
 Je vous laisse à juger des larmes,  
 Du remords, du pardon, des discours pleins de charmes,  
 Des regards, des soupirs, des longs ravissemens  
 Et des transports de nos amans.  
 Je bénis ton malheur, lui disoit Almazelle.  
 Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.  
 Ah ! vivons dans ces lieux, époux, amans, amis :  
 Nous serons pasteurs de brebis.  
 Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.  
 Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,  
 Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble  
 Dans cette source de l'amour !  
 Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,  
 Nos pasteurs du désert s'environnoient de ce charme  
 Dont le cœur se remplit et n'est jamais lassé,  
 Qui seul remplace tout et n'est point remplacé.  
 C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse ;  
 De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse ;  
 Par lui je vois voguer le nid de l'alcyon ;

J'entends de son bonheur soupire le lion;  
 La colombe en gémit, le rossignol le chante,  
 L'air en est enflammé, la terre en est vivante.

Par lui l'imagination  
 Comme une abeille errante

Sur le tilleul, le thim, sur la rose naissante,  
 Dans le champ des douces erreurs,

Promène les saphirs de son aile éclatante

Sur l'émail ravissant des fleurs,

En tire un suc plus doux, y pompe ses couleurs,  
 Et rend la vérité plus jeune et plus brillante.

Mère de nos plaisirs, de nos plus doux romans,

Imagination que j'aime et que j'implore,

Viens charmer mes derniers momens.

Ah! me quitteras-tu quand je te chante encore!

Hélas! hélas! il fut un temps,

Quand la nuit lente et sombre étoit loin de l'aurore,

Où, sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantemens,

De sylphes, de beautés, aux bouches demi-closes,

Je croyois voir neiger tous les lis du printems

Sur mon lit parfumé de roses.

Le jour, de mille appas à la fois enchanté,

J'y cherchois ma Vénus, j'en formois ma beauté.

Mon ame erroit contente au gré de son prestige.

Ils ne reviendront plus ces momens trop heureux :

Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.

Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.

Amour, qu'ils m'étoient chers tes prestiges charmans!

Hélas! nous regrettons jusques à tes tourmens;

Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages,

Tu nous plais sur tous les rivages;

Tu nous défais du tems, de nous, de notre ennui;

Ton charme est tout puissant; tout est heureux par lui,

Les rois et les bergers, les fous comme les sages;

Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;

Tu fais par ta magie avancer l'avenir.

Ah! si vers le passé nous pouvions revenir,

Et du moins, par le souvenir,

Glaner dans ce pays plein de douces images!

Ah! que n'es-tu de tous les âges?

Songe trop enchanteur, devois-tu donc finir!

DUCIS.

#### RÉFRIGÉRANS.

L'inventeur est M. Curaudau : leur description nous a été communiquée par M. Marie de-St. Ursin, rédacteur principal et propriétaire de la *Gazette de Santé* (1)

Sur un socle de dix-huit pouces de hauteur et de quinze de largeur, s'élève une colonne tronquée de trois pieds de hauteur, de

(1) *La Gazette de Santé*, composée de 10 pages in-4°, à deux colonnes, paroît tous les dix jours. L'abonnement, pour un an, est de 20 fr. et de 11 fr. pour six mois.

On souscrit, à Paris, rue St.-Guillaume, n.º 30, faubourg St.-Germain.

dix pouces de diamètre. Sa capacité se remplit de vingt-cinq à trente livres de glace, selon que l'appartement à rafraîchir est plus ou moins considérable. L'intérieur est tellement partagé, que, par une disposition infiniment ingénieuse et dont le succès de ses appareils calorifères a pu seul lui révéler le secret et le mérite, M. Curaudeau est parvenu précisément, par les lois contraires à faire engouffrer dans des réservoirs adaptés, l'air chaud, qui se condense et sort plus bas, avec une telle impétuosité, qu'il renverse horizontalement la flamme des bougies présentées aux orifices.

..... Le thermomètre étoit à 28 degrés. Par son procédé, M. Curaudeau, avec cinq colonnes contenant chacune vingt-cinq livres de glace, a fait baisser devant nous la température d'un salon de dix-huit pieds carrés, recevant par réflexion le soleil du midi, de huit degrés en une heure et demie, et elle est restée à-peu-près à ce terme pendant tout le reste de la journée sans nouvel aliment. Or, à un sou la livre de glace, c'est vingt-cinq sous de dépense dans un petit appartement où une seule colonne suffiroit, pour prévenir peut-être une maladie, mais à coup sûr pour se procurer un air frais et salubre, un plaisir utile; et cette dépense qui la veille étoit de vingt-cinq sous, est réduite le lendemain d'un quart, parce que le premier effet de la glace a été non-seulement de refroidir l'air de l'appartement, mais encore de retirer des murs la chaleur dont ils étoient pénétrés, inconvénient qui va toujours décroissant tant que l'appareil est en activité. Qui ne connoît pas l'influence de l'air sur les pulmoniques, sur les plaies, les opérations? Un accident demande l'amputation, une hernie étranglée exige l'incision; mais avec l'ardeur caniculaire, la gangrène menace le membre amputé, l'intestin opéré; établissez par le réfrigérant *Curaudéen* une atmosphère factice, et au bout de dix jours seulement, vous avez assuré le succès de votre opération. N'est-ce rien qu'un air froid et pur dans une fièvre putride, une fluxion de poitrine, et l'art ne peut-il pas retirer de cette heureuse application de la physique, le plus grand parti dans les hôpitaux?

~~~~~

COURS et LEÇONS particulières de Langue italienne, place des Italiens, hôtel d'Italie.

~~~~~

*Le Cheveu*, précédé du *Voyage*; Conte en vers libres, par un officier de dragons.

2 vol. in-12. Prix: 3 fr., et port franc, 4 fr.; à Paris, chez Fréchet, libraire-commissionnaire, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n.ºs 21 et 24.

*La Cuisinière Bourgeoise* ; suivie de l'Office , à l'usage de tous ceux qui se mêlent de la dépense des maisons ;

Contenant la manière de disséquer , connoître et servir toutes sortes de viandes.

Nouvelle édition , augmentée de plusieurs ragoûts nouveaux et de différentes recettes pour les liqueurs ; volume in-12 , de 321 pages ; prix : 1 fr. 25 cent. , et port franc , 2 fr. ; chez Favre , commissionnaire en librairie , galerie de bois , n<sup>o</sup>. 263 , au palais Royal.

M O D E S .

Toutes les modistes emploient encore des rubans rayés et des rubans à pois ; cependant , depuis quelques jours , les rubans jonquille tout unis prennent faveur. C'est avec ces rubans qu'on fait , autour des formes de chapeaux de paille blanche , des nervures ou côtes dont on peut prendre une idée en se figurant un melon dont les deux extrémités seroient coupées. Ces nervures , qui aboutissent à un dessus plat , n'empêchent pas de poser , entre la calotte et le bord , un cordon de marguerites. Ces marguerites sont d'un jaune jonquille , avec des pistils plus foncés. Des rubans gros vert et gros bleu s'emploient au même usage ; les marguerites alors sont de l'une de ces couleurs. Les plumes , sur la paille blanche , unie , se portent , ou boiteuses , c'est-à-dire de deux couleurs , divisées par la côte de la plume , ou panachées , fond blanc , panaché de rose ; fond vert , panaché de gros jaune. Une touffe de petits œillets panachés tient quelquefois lieu de plumes. Chez les modistes , on fait en taffetas blanc , des capotes plissées , et à cercles de baleines dans les coulisses , qui ont précisément la forme des capotes de lingères ( voyez les trois capotes qui se trouvent au haut de la planche 903. ) Les bonnes lingères seules vendent pour le négligé des petites matresses , des béguins gaufrés ( voyez la gravure 909. ) Une rangée de cocques de rubans blancs va , de la nuque , aboutir au centre de cette coëffure : le devant se garnit d'un tulle , non dentelé , ou reçoit un demi-voile. Quelques cordonniers font broder au crochet des cercles ou des losanges sur des souliers de maroquin.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 909.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , à M. La Mésangère , rue Montmartre , n.° 183 , près le boulevard , à côté du café.